

ouvrages de M. Kirwan de l'anglais ; c'est un trésor pour M. de Morveau, car elle peut soutenir sa conversation sur des sujets de chimie aussi bien que sur d'autres, soit agréables, soit instructifs.

Les restes de sa correspondance la montrent encore prodiguant des conseils au jeune Paul-Louis Baudot, qui hésite entre une carrière scientifique et littéraire, ou recevant de Charles de Virly, académicien en voyage à travers l'Europe savante, des nouvelles sur la science, que Morveau lit à ses confrères.

Amanton omet aussi le *Traité des caractères extérieurs des fossiles*, première tentative de Werner, professeur à Freiberg, en Allemagne, pour élaborer une classification des minéraux. La traduction de cet ouvrage avait fait reculer les spécialistes pendant 15 ans. En la donnant en 1790, Mme Picardet en revendique la propriété intellectuelle, et

expose et justifie ses choix. Afin que cette traduction constitue une véritable seconde édition, elle discute avec le minéralogiste espagnol Fausto d'Elhuyar, qui lui adresse des corrections et des additions de l'auteur, à qui il a rendu visite à Freiberg.

Pour trouver le terme approprié, avec l'aide de Morveau, elle scrute le vocabulaire des auteurs étrangers, interroge les minéralogistes bilingues, observe les minéraux et, le cas échéant, se risque au néologisme. Non seulement elle introduit Werner en France, mais elle enrichit le lexique des minéralogistes français de quelques termes (pointement, bisellement...), aussitôt adoptés en espagnol (*apuntamiento, bise-lamiento...*). Le cristallographe René-Just Haüy lui rend grâce pour avoir donné une traduction « fidèle, claire et purement écrite, qualités d'autant plus difficiles à concilier ici, que notre idiome ne paraissait pas devoir se prêter à l'analogie d'une multitude d'expressions minéralogiques employées ou même créées par l'auteur dans une langue dont le génie est si différent ». La consécration de son art de traduire est la réédition de sa version française sur les terres de Werner et avec son aval, à Dresde en 1795.

Un contexte local favorable

Si l'on rejette l'imposture dénoncée par Amanton, il reste à savoir comment une bourgeoise provinciale a appris langues et sciences et s'est risquée à publier quand tant d'autres femmes, mieux protégées par leur statut social, n'osaient franchir le pas de l'espace public. Tant Mme du Châtelet et Mme d'Arconville, ses devancières, que Mme Lavoisier, qui a suivi son modèle, sont restées dans l'anonymat. Sa personnalité nous échappe malheureusement, comme son éducation, que l'on imagine aussi soignée qu'elle pouvait être dans une bonne famille avide d'ascension sociale : notaire royal, conseiller du roi, « seigneur et propriétaire des terres et fief de Champevey », son père scelle avec éclat l'union de la jeune Claudine à un magistrat issu de la bourgeoisie marchande par des festivités inhabituelles jusque dans la nuit. Son mari et

L'AUTEUR



Patrice BRET est chercheur au Centre Alexandre Koyré (EHESS/CNRS/MNHN), à Paris,

et éditeur de la correspondance de Lavoisier à l'Académie des sciences et de celle de Guyton de Morveau.

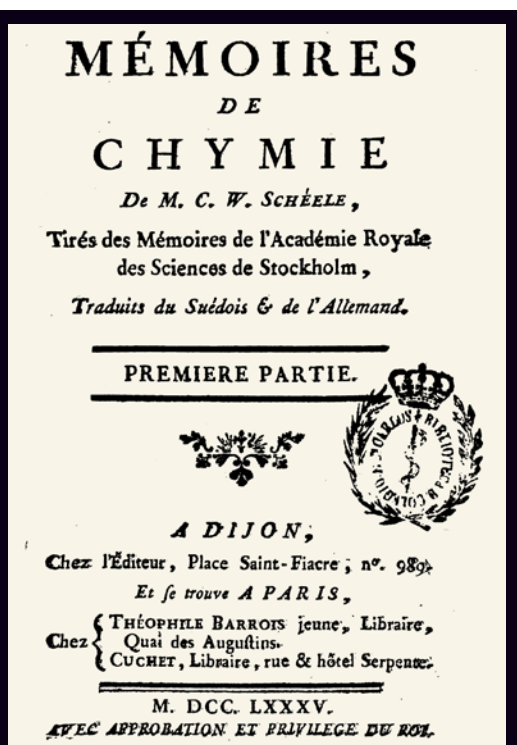
BIBLIOGRAPHIE

P. Bret, *Stratégies et influence d'une traductrice : Mme Picardet et le Traité des caractères extérieurs des fossiles d'Abraham Gottlob Werner*, dans *Femmes de sciences de l'Antiquité au XIX^e siècle* (sous la dir. de A. Gargam et P. Bret), pp. 177-208, Éd. Univ. de Dijon, 2014.

H. Krief et V. André (dir.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, Honoré Champion, 2014.

Y. Chevrel et al. (dir.), *Histoire des traductions en langue française. XVII^e-XVIII^e siècles*, Verdier, 2014.

P. Bret, *Les promenades littéraires de Madame Picardet. La traduction comme pratique sociale de la science au XVIII^e siècle*, dans *Traduire la science, hier et aujourd'hui* (sous la dir. de P. Duris), pp. 125-152, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2008.



3. EN 1785, MME PICARDET publia anonymement ce recueil de traductions d'articles de Scheele, expérimentateur et analyste de talent qui découvrit « l'air du feu », l'élément chimique que Lavoisier nomma ensuite oxygène.

son beau-frère entrent à l'académie locale, le premier passant bientôt de la poésie à la direction du jardin botanique. Dans ce milieu de notables éclairés, qu'elle reçoit chez elle, elle trouve un contexte favorable.

De plus, Mme Picardet profite d'un mouvement qui transforme l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon en une institution d'éducation scientifique. Ce mouvement est soutenu par les États de Bourgogne, qui votaient le budget de la province. Après une école gratuite de dessin, les États établissent des cours de minéralogie, de chimie, de matière médicale, de botanique, d'accouchement, d'anatomie, de maladie des yeux, d'astronomie, « en sorte qu'on peut, quant aux progrès et à l'amour des Sciences, regarder la Ville de Dijon comme la rivale de la capitale », souligne le *Journal de Paris* en 1784.

Outre le secrétaire perpétuel Hugues Maret, l'âme de cette révolution académique et pédagogique est le chancelier, Guyton de Morveau. Avocat général au Parlement de Bourgogne, il apprend la chimie dans les livres et dans le laboratoire de Jean-Pierre Chardenon, à Dijon. Devenu amateur éclairé et expérimentateur hors-pair, il est appelé à refondre entièrement la chimie de l'*Encyclopédie*. Et dès 1782, il propose de revoir la nomenclature chimique, réforme qu'il achève cinq ans plus tard avec Lavoisier. Ses cours publics à l'académie sont traduits en allemand et en espagnol, et sont suivis sur place par des membres des trois ordres et des deux sexes venus de toute la Bourgogne, par des officiers d'artillerie et même par des élèves d'Edimbourg et de Madrid, que lui envoient son confrère écossais Joseph Black et le roi d'Espagne.

Ce milieu scientifique, dont Mme Picardet devient l'égérie, milite en faveur de l'accès des femmes aux sciences. Dès 1762, son beau-frère l'abbé Picardet rédige un « Essai littéraire, qui fait voir que les femmes sont aussi propres que les hommes à l'étude des sciences et à la culture des arts ». En 1776, Morveau lance même un appel pressant à l'éducation scientifique des femmes :

Il nous reste un vœu à former pour l'intérêt de la science ; c'est de voir tomber en cette province, comme dans la capitale, la barrière qu'un préjugé barbare opposait aux femmes qui, sentant le prix des connaissances, désiraient les acquérir.

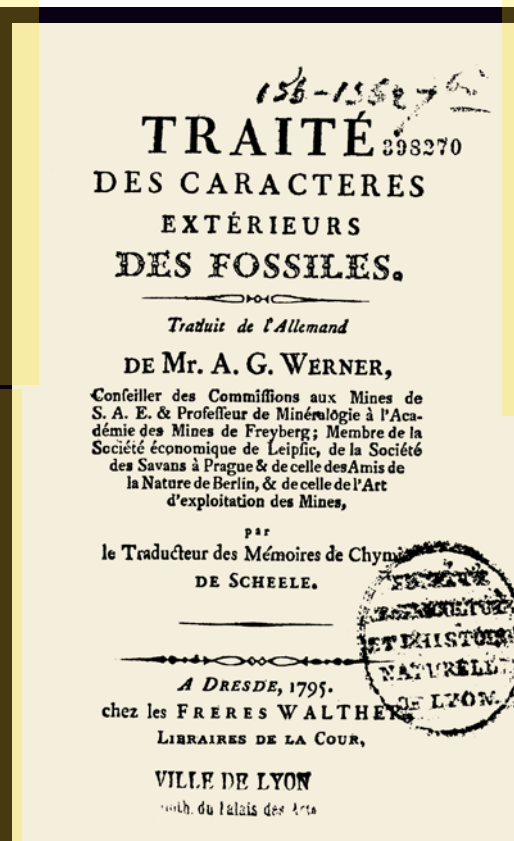
Mieux, par « l'exemple et l'empire de la mode » qu'exerce « cette belle partie du genre humain », le savant magistrat espère développer le goût des sciences chez les hommes : « Qui est-ce qui pourrait se résoudre à ignorer entièrement une langue que les Dames pourraient entendre avec intérêt ? » Nul doute que Mme Picardet n'ait suivi les cours de son ami et, lorsqu'elle publie le premier volume des *Mémoires de chimie* de Scheele, l'académie se dit « pénétrée d'admiration pour l'emploi bien rare qu'[elle] fait de ses loisirs » et lui envoie une délégation pour la féliciter.

En rédigeant sa préface à l'*Astronomie des dames* en 1786, Lalande pense à elle autant qu'aux femmes qui font des calculs astronomiques pour lui, telles que Reine Lepaute, Félicité Dupièry et Jeanne Harlay :

Je crois qu'il ne manque aux femmes que les occasions de s'instruire et de prendre de l'émulation ; on en voit assez qui se distinguent, malgré les obstacles de l'éducation et du préjugé, pour croire qu'elles ont autant d'esprit que la plupart des hommes qui acquièrent de la célébrité dans les sciences.

Mme Picardet a trouvé à Dijon les occasions de s'instruire et l'émulation nécessaires à son engagement dans les sciences, renforcé après la mort prématurée de son fils unique, tout juste reçu avocat à l'âge de 19 ans, mais aussi élève de Morveau et doué pour la peinture et la botanique.

Favoriser et valoriser le travail de Mme Picardet ne signifie pas occulter celui des autres membres du groupe : la contribution de Morveau, Magnien, Bressey et Virly à ses ouvrages est d'ailleurs dûment mentionnée le cas échéant. Écarter d'un revers de main le récit d'Amanton serait aussi une erreur, car



4. EN 1795 FUT RÉÉDITÉE EN ALLEMAGNE

la version française du *Traité des caractères extérieurs des fossiles* de Werner. Cette nouvelle publication dans son pays d'origine entérinait la valeur scientifique des ajouts apportés par sa traductrice, Mme Picardet.